

LA COALITION,

TABLEAU POPULAIRE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,

LE 22 OCTOBRE 1830.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

boulevard Saint-Martin, n° 18.



1830.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BERNARD , maître serrurier ...	M. BOUGNOL.
MARTEL , compagnon serrurier.	M. LEFÈVRE.
ISIDORE , compagnon <i>idem</i>	M. LHÉRIC.
COLIGNON , colleur de papiers.	M. ODRY.
JUDAS	M. MASQUILLER.
UN COCHER DE CABRIOLET.	
UN GARÇON BOULANGER.	
UN CHARBONNIER.	
UN FORT.	
UN MARÉCHAL FERRANT.	
La Mère MARTEL	M^{me} VAUTRIN.
ADELAÏDE , sa fille.....	M^{me} AUGUSTINE.
TITI , son frère.....	M^{lle} CHARL^e BORDES.
OUVRIERS.	
UN PORTEUR D'EAU.	
UN GARÇON MARCHAND DE VIN.	
GARDES NATIONAUX.	

DE L'IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR,
- N^o 7.

LA COALITION,

TABLEAU POPULAIRE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

.....

Le Théâtre représente une place publique. — A droite, la boutique d'un marchand de vin, des tables en dehors. — Plusieurs autres boutiques dans l'éloignement.



SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, avec sa petite valise de serrurier, LA MÈRE MARTEL, ADÉLAÏDE.

MÈRE MARTEL.

Ah! c'est vous, monsieur Bernard... Vous n'avez pas vu not' homme?

BERNARD, s'arrêtant.

Votre homme!... il est gentil... Voilà cinq jours qu'il n'a paru à l'atelier... quand j'ai de l'ouvrage par dessus la tête...

MÈRE MARTEL.

Mon dieu, monsieur Bernard, patientez encore...

BERNARD.

Mais qu'est-ce qu'il fait?

MÈRE MARTEL.

Est-ce que je sais... Il mange, il boit, il se promène... Il dit qu'il ne peut pas faire autrement pour terminer la révolution.

BERNARD.

Votre mari est fou.

ADÉLAÏDE.

Ah! monsieur Bernard!...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

C'est malgré lui quand il fait des sottises,
C'est un brave homm' qui remplit bien son d'voir.

MÈRE MARTEL.

Mais l' verre en main , y n' fait plus qu' des bêtises.

BERNARD.

Mais c' est qu' il l' a , du matin jusqu' au soir !

MÈRE MARTEL.

Sa soif renaît à mesur' qu' il l' étanche . . .

BERNARD.

Y m' sembl' pourtant qu' on n' peut pas boir' toujours ,
Et que l' gaillard s' en donne assez l' dimanche
Pour se r' poser un peu les autres jours.

ADÉLAÏDE.

Mais , monsieur Bernard , vous savez que dans le fonds
mon père est un bon ouvrier ?

BERNARD.

C' est pour ça que je lui en veux : négliger son état , son
ménage ! . . . Voyez Isidore . . . ce petit compagnon que j' ai
chez moi , il s' est aussi bien conduit que les autres dans les
trois jours ; il s' est battu comme un lion Eh bien ! le
quatrième , il est revenu tranquillement à la boutique , et
depuis , il n' a pas quitté la lime . . . C' est ça , un bon sujet !

ADÉLAÏDE.

Vous l' entendez , ma mère ?

MÈRE MARTEL.

Oui , oui , c' est un joli garçon ! . . . Mais pour en revenir
à not' homme . . .

BERNARD.

Il n' y a qu' un mot qui serve . . . S' il ne rentre pas aujourd' hui à l' atelier , demain il peut chercher de l' ouvrage ailleurs.

ADÉLAÏDE , effrayée.

Vous le renverriez !

MÈRE MARTEL , se désolant.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! . . . que les femmes sont mal-
heureuses avec ces monstres d' hommes ! . . . J' vous d' mande
où- qu' il peut être ?

BERNARD.

C' est votre affaire . . . Tâchez de le trouver , et envoyez-
le moi ; faut que l' ouvrage se fasse , je ne connais qu' ça.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA MÈRE MARTEL, ADÉLAÏDE.

MÈRE MARTEL.

Ah! mon dieu, ma pauvre Adélaïde... j' n'ai pas seulement osé lui dire que j' venais lui d'mander une petite avance... il m'aurait bien r'çue.

ADÉLAÏDE.

D'autant que mon père est déjà en arrière de plusieurs avances.

MÈRE MARTEL.

Mais, mais, mais, mais...

Air du Vaudeville de la Belle Fermière.

Quequ'nous d'viendrons, mon enfant?

ADÉLAÏDE.

Ne vous désolés pas, ma mère,
Pour vous j'travail'rai gaiement...

MÈRE MARTEL.

Oui, j'sais qu'tes t'un' bonn' couturière.
J'sais aussi que, drès l'matin,
Ton aiguille va bon train...
Mais on risque d'mourir de faim,
Quand faut qu'toute une famille
Se nourrisse avec une aiguille.

ADÉLAÏDE.

Ah! v'là m'sieur Isidore...

MÈRE MARTEL.

Bon jeune homme! toujours occupé... Le v'là encore ses crochets à la main, comme un petit saint Pierre!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISIDORE, *ses crochets à la main.*

ISIDORE.

Bonjour, maman Martel; salut, Mademoiselle.

AIR : *Joyeux pèlerin.*

La premièr' richesse ,
C'est d'êtr' laborieux ;
Il n'y-a qu'la paresse
Qui rend' malheureux !
Quand l'ciel, en partage,
Daign' nous accorder
D' la forc', du courage,
Qu'est-c' qu'on peut d'mander ?
De l'ouvrage! (*bis.*)
On a son pain
Au bout d'sa main.
De l'ouvrage! (*bis.*)
C'est mon refrain
Soir et matin.

TOUS.

De l'ouvrage, etc.

Même air.

Si jamais, Mam'zelle,
Je deviens votr' mari,
J'travail'rai d'plus belle,
Faut qu'ça soit ainsi.
En voyant c'visage,
C'coup-d'œil agaçant,
Ce gentil corsage,
Je m'dirai souvent :
A l'ouvrage! (*bis.*)
Ne r'mettons pas la b'sogne à d'main !
A l'ouvrage! (*bis.*)
Ça s'ra mon r'frain
Soir et matin.

LA MÈRE MARTEL et ISIDORE.

A l'ouvrage, etc.

(*Il embrasse Adélaïde.*)

ADÉLAÏDE, *tristement.*

Mariés!... Ah! ben oui! ça n'en prend pas la tournure.

ISIDORE.

Bah! parce que nous avons eu une petite castille avec le père Martel!... ça s' passera! il est comme les autres... plein d'honneur, d' droiture; mais dam', il écoute tout le monde.

MÈRE MARTEL.

Excepté sa femme.

(7)

ADÉLAÏDE.

Et sur quoi vous êtes-vous donc brouillés?

ISIDORE.

Pour opinion... Il dit que maintenant que nous avons la liberté, je suis obligé de penser comme lui.

MÈRE MARTEL.

Tiens ! quelle drôle d' liberté.

ISIDORE.

Moi, j'ai soutenu qu' non ; il s'est fâché.

ADÉLAÏDE.

Ah ! mon dieu... le v'là.

ISIDORE.

Je m'en vas... Il m'a défendu de vous r'parler... Je reviendrai. J'ai justement une serruere à poser ici à côté!...

(Il sort.)

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, LA MÈRE MARTEL, MARTEL, *arrivant les mains derrière le dos, et la pipe à la bouche.*

MÈRE MARTEL, *le regardant venir.*

C'est ça, prends garde de te casser les jambes.... Te v'là enfin, Martel, d'où ce que tu deviens ?

MARTEL, *tranquillement.*

J' deviens d'où c' que j' veux.... ça n' regarde pas les femmes.

MÈRE MARTEL.

J' quitte ton bourgeois, M. Bernard.... Il est content, qu' ça fait peur.

MARTEL.

Qu' il soye content, ou qu' il soye fâché, c' est uniforme... Je n' reprendrai l' marteau que quand la révolution sera finite.

MÈRE MARTEL.

Eh bien ! est - ce qu' elle n' est pas finite, la révolution ? Est - ce que le roi n' est pas sur son trône ? Est - ce que les marchands n' sont pas dans leurs boutiques ? les commis à leurs bureaux ? les soldats dans leurs casernes ? Pourquoi qu' les ouvriers ne sont pas à leurs ouvrages ?

MARTEL, *gravement.*

Parce que...

MÈRE MARTEL.

Parce que, quoi ?

MARTEL.

Parce qu'on veut la liberté...

MÈRE MARTEL.

La liberté... Est - c' que vous n' la ravez pas?... vous courez tous les rues comme des fous.

ADÉLAÏDE.

Comm' des z'hahuris.

MARTEL.

Mam'zell' Adélaïde, faites - moi le plaisir de vous taire, et d'aller tailler la soupe ?

MÈRE MARTEL.

Avec quoi ? nous n'avons rien.

MARTEL.

Faudra ajouter queuqu' chose... parc' que j'ai t'invité Colignon, le colleur de papiers;... et puis un autre... et puis...

MÈRE MARTEL.

Et puis... et puis tout le quartier, n'est-ce pas?... c'est bien l' moment d' donner des ripailles!... Et ton terme ? et l' mois d' nourrice d' ton petit dernier, et l'épicier, et ?...

MARTEL.

On payera quand la révolution s'ra finite.

ADÉLAÏDE.

Oui, c'est comm' ça qu' vous établirez vos enfans.

MARTEL.

Ah ! toi, j' te vois venir... mais ne me parle plus de ton Isidore, je ne veux plus le voir, l'envisager... Chut, v'là Colignon.

SCENE V.

LES MÊMES, COLIGNON, *le tablier retroussé, et avec le bonnet de papier. — Il fredonne avec prétention.*

COLIGNON.

Au loin l'écho répète :
Diavolo ! Diavolo !

MARTEL, *lui tendant la main.*
Te vlà, valeureux !

COLIGNON.
Salut, l'ancien !

MARTEL, *bas.*
Y a-t il quelque chose ?

COLIGNON, *bas.*
J' crois qu' ça chauffe.

MARTEL, *bas.*
L'as-tu vu ?

COLIGNON, *bas.*
Le grand maigre ? oui. Il sortait d'un marchand de vin...
où c' qu'il y avait d' la fermentation.

MÈRE MARTEL, *à sa fille.*
Qu'est-c' qu'ils ont toujours à chuchotter ensemble ?

MARTEL, *bas à Colignon.*
Mutus... on nous écoute.

COLIGNON, *se retournant.*
Pardon, je ne voyais pas votre épouse. Madame Martel,
sans vous commander, je vous salue... et vot' demoiselle
aussi.

ADÉLAÏDE, *avec humeur.*
Oh ! moi, je vous en dispense.

COLIGNON, *d'un air agréable.*
Ah ! mam'zelle Laïde ! mam'zelle Laïde ! vous n' diriez
pas ça, si j'étais t'un serrurier... Vous ne les voyez pas
avec peine, les serruriers, mam'zelle Laïde... J'appuie
sur *peine*, à cause de l'état... (*L'agaçant.*) Mam'zelle
Laïde !

ADÉLAÏDE.
Ah ! finissez, vous m'ennuyez.

MÈRE MARTEL.
Oui... quand comptez - vous aller travailler ? j'enverrai
le ménage par-dessus l' Pont-Neuf, d'abord, parc' qu'il n'y
a plus moyen d'y tenir.

COLIGNON.
Martel ! Martel ! votre épouse pleure.

MÈRE MARTEL, *pleurant.*
C'est vrai aussi !

COLIGNON, *à Martel.*
Embrassez là... qu'est-c' qu' ça vous fait ?

Coalition.

MARTEL.

Allons, n' te tourne pas les sens ; j' vas faire un tour à l'atelier.

MÈRE MARTEL et ADÉLAÏDE.

Bien vrai !

MARTEL.

Mais soigne le dîner, nous aurons des amis... Mets quelques friandises... des pieds d' cochon...

MÈRE MARTEL.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Et d'argent?... qu'est-c' qui m'en donn'ra ?
N'y a plus un sou dans le ménage...

MARTEL.

Est-ce que l'Mont d' Piété n'est pas là ?

MÈRE MARTEL.

Faut donc que j'mette ma chaîne en gage ?

Oui, tout y a passé d'puis un an.

COLIGNON.

Ce sont des parures mondaines,
Allez vit' mettr' la vôtre en plan,
Et songez bien, la gross' maman,
Qu' nous n' voulons plus qu' on port' de chaînes ;
Non, nous ne voulons plus de chaînes.

MARTEL, *embrassant sa femme.*

Allons, va ma vieille !

MÈRE MARTEL.

Hum ! bons sujets !... Toi, Laïde, conduis ton frère à l'école.

ADÉLAÏDE.

Tout d' suite, ma mère. (*Elle sort d'un côté.*)

MÈRE MARTEL.

Et toi... à c't' atelier. (*Elle sort de l'autre.*)

SCÈNE VI.

COLIGNON, MARTEL.

MARTEL.

Allons...

(*Il fait quelques pas.*)

(11)

COLIGNON.
Où c' que vous allez donc, père Martel ?
MARTEL.
Eh bien ! à l'afelier.
COLIGNON, avec mystère.
Bah ! l'autre va venir ; il m'a dit d' l'attendre.
MARTEL.
Eh bien ! attendons-le... (Appellant.) Garçon ! un' bouteille à quinze !
COLIGNON, l'admirant.
Est-il patriote, c' père Martel !
MARTEL, à Colignon.
Le connais-tu ?
COLIGNON.
Cefu' à quinze ?
MARTEL.
Le grand set ?
COLIGNON.
Non... Mais ça m'a l'air d'un fameux citoyen !... il paye toujours des petits verres !
MARTEL.
A ta santé, Colignon !
COLIGNON.
A la vôtre, sans vous commatider. (Ils trinquent.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADELAÏDE, conduisant TITI.

ADÉLAÏDE, à son frère.
Voyons, monsieur Titi, voulez-vous bien venir.
TITI.
Tiens, faut encore aller à l'école... Tant pis !...
ADÉLAÏDE.
Allons, restez là, je vais chercher vot' panier.
(Elle rentre.)
MARTEL.
Ah ! c'est mon p'tit cadet... un' fameux espiègle ; vous allez voir, Colignon... Viens ici, Titi, que j' te parle...
Qu'est-c' que t'as ?

TITI.

C'est ma sœur, qui veut encore que j'aille aux Ignorantins ; je n' veux pas, moi, j'aime mieux les Mutuels.

MARTEL, *bas à Colignon.*

Voyez-vous, il aime mieux les Mutuels.

COLIGNON, *bas.*

C'est jeune ; mais ça sent déjà...

MARTEL, *présentant son verre à Titi.*

Tiens, Titi, bois un coup dans le verre à papa... et raconte la Colonne à M. Colignon.

TITI, *buvant.*

J' veux pas!

COLIGNON.

Il est gentil, vot' petit.

(*Titi joue avec un bilboquet et mange une pomme.*)

MARTEL.

Il en sait plus que bien des gens qui sont plus grands !... Il n'avait pas encore quatre ans, qu'il savait la Colonne par cœur... Quenque fois, avec sa mère, nous passions d'avant... nous n'avions pas l'air... Eh bien! c't'enfant s'arrêtait d' lui même, et nous disait : « Papa, je veux que » tu m'expliques la Colonne... » et moi... ça m' faisait plaisir... parce que la Colonne...

COLIGNON, *voyant Martel qui essuie une larme.*

Eh bien! enfant... il pleure parc' qu'on parle de la Colonne... gros enfant!...

MARTEL.

C'est plus fort que moi... j' peux pas y penser sans qu' ca m'émouve...

COLIGNON.

Et moi donc... l'autre jour, j'étais t'à la r'garder... y avait là un' mauvaise figure qu'avait l'air d' rire et d' la tourner en ridicule... Moi, qui en est, d' la Colonne, j' vous l' fisque entre deux yeux, et j' l'y dis : « Camarade, » une minute, c'est du grand Napoléon ça, et n' faut pas » avoir un air... Critiquez l' Louvre, critiquez la porte » Saint-Denis... critiquez l'Arche de Triomphe... mais » respect à la Colonne... on n'y touche pas! J' mets mon » chapeau dessus... »

MARTEL.

Vous avez le bras long.

COLIGNON.

Vous pensez bien que je n'aurais pas fait.

MARTEL.

Voyons, chante la *Colonne*, Titi.

TITI.

J' veux pas.

COLIGNON.

Eh bien, embrasse-moi, Français !

(*Titi lui donne un grand coup de pied dans les jambes et se sauve.*)

ADÉLAÏDE, *rentre et court après lui.*

Eh bien, Monsieur...

COLIGNON, *se tenant la jambe.*

Oh !

MARTEL, *froidement.*

Il est solide pour son âge ; il s'a déjà battu avec un homme !

SCENE VIII.

MARTEL, COLIGNON, JUDAS.

JUDAS, *en ouvrier, à la cantonade.*

C'est bon ! buvez toujours !... (*A part.*) En v'là qui iront bien... A ceux-ci !... (*Haut.*) Salut, les anciens... (*Colignon et Martel quittent la table.*)

MARTEL.

Ah ! le v'là !

COLIGNON, *lui serrant la main.*

Vous voyez... les amis n'ont qu'une parole...

MARTEL.

Ah ! ça, il se prépare donc quelque chose ?...

JUDAS, *d'un air de bonhomie.*

Moi, j' sais pas...

COLIGNON.

Hum ! farceur !... y n' sait pas... Mettez-vous là, et contez-nous ça. (*Ils se mettent à table. — Appelant.*)
Garçon ! un verre !...

JUDAS.

Dam', mes enfans, faut pas se dissimuler une chose...
l'ouvrier n'est pas content.

MARTEL.

C'est-à-dire, il est content dans un sens!..

COLIGNON.

Mais il n'est pas satisfait dans l'autre!

JUDAS, *d'un air en dessous.*

C'est ça... Je le calme tant que je peux... mais il y a des mal intentionnés qui le remuent...

MARTEL.

Des jésuites...

COLIGNON.

Ah! les porichinels de jésuites!... J' pourrai pas mettre la main d'sus un!

JUDAS, *appuyant.*

Après ça, faut être juste... on a remué des pavés... c' n'est pas pour des prunes! c' n'est pas pour que l'ouvrier se r'fuse un verre de vin quand il a chaud...

MARTEL, *bavant.*

Et il se le refuse!

COLIGNON, *idem.*

Il ne fait que ça.

JUDAS, *regardant la bouteille.*

N'y a plus rien!.. (*Appétant.*) Garçon, du même... (*Haut.*) Pour lors, d'où voulez-vous qu'il tire sa subsistance?... (*À garçon.*) Du cachet vert. (*Haut et chaudement.*) Faut honte qu'il se laisse tyranniser par les chefs d'ateliers, par les maîtres de fabriques, qui croient qu'ils ont tout fait quand ils vous ont payé c' qu'ils vous doivent...

MARTEL.

Se laisser tyranniser!

COLIGNON.

Nous ne serions pas Français...

JUDAS.

Partons d'un principe.

MARTEL.

J' veux bien.

COLIGNON, *se levant.*

En route!

JUDAS, *l'arrêtant.*

Eh! non...

COLIGNON.

Ah! oui... partons assis.

JUDAS, *faisant rasseoir Colignon.*
Ils font tout avec des machines...

AIR : *Hair est une folie.*

En une heure un' mécanique
Vous fait dix mille aups de draps...

COLIGNON.

C'est pour nous casser les bras...

MARTEL.

Et même on m'a dit tout bas
Qu' par un' machine hydraulique,
Ils allaient fair' des souliers.

COLIGNON.

Pour ruiner les cordonniers !
Enfin ils ont pris des m'sures,
Et la vapeur va, mon gros,
Fair' marcher tout's les voitures.

MARTEL.

C'est pour supprimer les chevaux !

COLIGNON.

Pauvres chevaux ! encore des mécontents !...

JUDAS.

Et les compagnons qui vont être obligés de travailler la nuit...

COLIGNON.

Sans augmentation ?

JUDAS.

Au contraire, on les diminue... (*Ils se lèvent.*)

MARTEL.

Mille tonnerres !

COLIGNON.

C'est à nous de faire la loi...

MARTEL.

Nous rogner notr' paie !

COLIGNON.

Ils la raugment'ront...

MARTEL.

Du double !

COLIGNON.

Du triple !

MARTEL.

Ça y est.

COLIGNON.

Faut les forcer...

JUDAS, *se frottant les mains.*

C'est ça... soyons des hommes! Je vas prévenir tous les quartiers... Le rendez-vous est ici... Soulevez-vous en même temps, pour que ça soye plutôt fini... parce que je n'aime pas le bruit, moi...

COLIGNON et MARTEL.

Nous non plus.

JUDAS,

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Les menuisiers nous demandent,
Afin de s'faire augmenter ;
Les boulangers nous attendent,
Faudra bien les écouter.
Enfin v'là les maréchaux
Qui n'veul'nt plus ferrer les chevaux ;
Ça march'ra, (*bis.*)
Ça march'ra bien mieux comm' ça.

TOUS.

Ça march'ra, etc.

Commençons par les fabriques
Et les machin's à vapeurs ;
A quoi serv'nt les mécaniques
Et les press's des imprimeurs ?
Les Trycicles n'roul'ront plus,
On cass'ra les Omnibus.

Ça march'ra, (*bis.*)

Ça march'ra bien mieux comme ça...

Oui, ça march'ra bien mieux comm' ça.

TOUS.

Ça march'ra, etc. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE IX.

MARTEL, COLIGNON.

MARTEL, *un peu échauffé.*

V'là-t-il un brave homme!

COLIGNON, *de même.*

Brave homme! brave homme!... J'ai encore oublié d' lui d'mander son nom.

MARTEL.

C'est égal, un ami n'est point un inconnu... Buvons!

COLIGNON.

Non... faut conserver ses facultés morales et ses jambes... Sois tranquille, père Martel, ça ira bien.

MARTEL, *se montant peu à peu.*

Oui... la liberté, c'est comme la bouteille... à la ronde, mon père en aura... Moi j'en veux.

COLIGNON.

Les camarades aussi... J'en veux, tu en veux; nous en voulons, ils en veulent tous comme des goulus!...

MARTEL. ●

Ils en auront! Touche là, mon Colignon..... (*Avec tendresse.*) Je t'aime, Colignon... tu me plais.

COLIGNON.

Parole d'honneur?... Eh bien, embrassons-nous!

MARTEL.

Ça va!... (*Ils s'embrassent.*) Colignon, permets une question à ton ami... Pourquoi que tu ne serais pas mon gendre, Colignon?

COLIGNON.

Tiens, au fait... c'te bêtise!

MARTEL.

Tu as des qualités... tu as une figure...

COLIGNON, *avec fatuité.*

J'crois qu'oui... la figure y est...

MARTEL.

Tu as une figure spirituelle!

COLIGNON, *avec indifférence.*

Ohi! oh! j'ai de la facilité... J' m'entends assez bien à monter un' couleur. (*Il rit.*)

MARTEL, *le montrant du doigt.*

Ah! malin!... Eh bien, j' te donne ma fille, si tu veux... Est-ce fait?

COLIGNON.

J' vas vous dire... Votr' fille est gentille, et nous ferions un joli couple, au moral; mais au physique, j'ai idée que vous n' lui donnerez pas un sou.

MARTEL.

Je lui donnerai ce que j'ai...

Coalition.

COLIGNON.

Oui... c'est ça... et alors... j'ai mon oncle, le boulanger, qui m'en laissera... et vous pensez bien que mon oncle m'en laissera... moi... je.... Chut ! v'là c' clampin d'Isidore... Nous en recaus'rions.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ISIDORE, en habit de travail

ISIDORE, entrant à reculons.

Qui, Madame, avant d'aller diner... vous aurez votre serrure... (Apercevant Martel.) Ah ! c'est vous, père Martel !

COLIGNON, à mi-voix, à Martel.

Faut tâcher qu'il soit des nôtres, ce capon là... il s'est bien battu...

MARTEL, bas.

Ne dis rien... (Haut.) Te v'là donc, Isidore ?

ISIDORE,

J'étais en peine de vous... On craignait, à la boutique, que vous n' soyez malade.

MARTEL.

Tais-toi... Tu sais bien que je n'ai pas voulu y aller...

ISIDORE.

Pourquoi ?

MARTEL,

Parce que j' suis bon ouvrier.

ISIDORE.

V'là pourquoi vous n' faites rien ?

COLIGNON.

Comme s'il ne savait pas qu' dans les circonstances, le bon ouvrier ne doit rien faire... pour montrer son patriotisme... c'est dans l' journal...

MARTEL.

Tu peux le lire, c'est affiché sur tous les murs !

ISIDORE.

Est-ce que je perds mon temps à ça !

MARTEL.

En v'là-t-il un séditeux !

COLIGNON.

C'est un éteignoir !

MARTEL.

Et tu viens encore d'travailler ?

COLIGNON, *indigné.*

Il travaille ! le lâche ! . . . le faignant !

MARTEL.

Pour faire du tort aux camarades !

ISIDORE.

Pas pour leur faire du tort Mais je n'suis pas rentier , moi ; tous les dimanches y m'fait ma semaine.

MARTEL.

Eh ben ! et à moi ?

COLIGNON

Et à nous aussi, il nous la faut.

ISIDORE.

Eh bien ! vous ne l'aurez pas en perdant votre temps.

MARTEL, *le tirant à lui.*

Mais bête que tu es, tu n'comprends donc pas . . .

COLIGNON, *le tirant de son côté.*

Permettez, jeune aveugle ! . . . Ne voyez - vous pas . . . que d'puis que le monde est monde, l'ouvrier y met du sien ! il faut à présent qu'on raccourcisse les journées, et qu'on allonge la paie : ça fait qu'on s'y retrouvera, comme dit le philosophe.

ISIDORE.

Et les maîtres, comment qu'ils joindront les deux bouts, s'ils nous paient plus cher quand nous en ferons moins ? faudra donc qu'ils augmentent la marchandise ? et le commerce qui va déjà mal, en ira donc mieux ? et ceux qui n'ont pas d'ouvrage, en auront donc plus ? et . . . Ah ! laissez-moi tranquille.

COLIGNON *lui tournant le dos.*

Mon cher, vous n'êtes qu'un aristocrate !

MARTEL.

Allons, viens avec nous.

ISIDORE.

Non, je resté à l'atelier.

MARTEL, *indigné.*

On t'a donc embauché . . . Je ne te reconnais plus.

AIR : *Je suis Français , mon pays avant tout.*

Toi , que j'ai vu le jour des barricades ,
Courir partout , t'battre comme un démon ,
Et qui tout seul , devant tes camarades ,
Es revenu sur l'affût d'un canon ,
Est-c' qu'aujourd'hui tu r'cul'rais , mon garçon ?

ISIDORE.

Non ; mais je crois que ma tâche est finie.
Sans être fier de quelqu's servic's rendus ,
Je m'suis battu , j'ai servi ma patrie ;
Moi , j'suis content , je n'voulais rien de plus ;
J'suis content , je n'voulais rien de plus. (bis.)

COLIGNON , à Martel , avec importance.

C'est fini , il est abruti !

MARTEL , à Isidore.

Tais-toi !

ISIDORE.

Je veux vous parler raison.

COLIGNON , le poussant.

Il veut nous corrompre... Va-t'en !

ISIDORE , le menaçant.

Méchant colleur , si mon ouvrage ne m'attendait pas...

COLIGNON , fièrement.

Tape donc ! v'là mes frères qui viennent , v'là les amis...
Tape... Ah ! il n'ose pas !... le capon ! capon ! vol-
tigeux !...

(Il le reconduit en le narguant. — Isidore rentre , en haus-
sant les épaules.)

SCENE XI.

MARTEL , COLIGNON , COCHER , BOULAN-
GER , FORT , CHARBONNIER , MARÉCHAL - FERRANT.
— Chacun des personnages est à la tête de plusieurs ou-
vriers du même métier que lui. — PERRUQUIER , FILEUR ,
PORTEUR D'EAU , MARCHAND DE VIN , COLEUR.

CHŒUR.

AIR : *Ce bruit soudain a semé l'épouvante.* (Antoine.)

Des ouvriers nous v'nons sout'nir la cause ,
Sur la justic' not' demande repose...

Et qu'à son tour chacun ici propose,
Ce qu'entre nous
Il croit utile à tous !

PREMIER GROUPE.

Silence !

DEUXIÈME GROUPE.

Silence !

TROISIÈME GROUPE.

Paix donc !

MARTEL.

Si vous demandez tous silence, on ne s'entendra plus.

COLIGNON.

Je partage l'avis de l'orateur... Il s'agit d'abord de nommer un président... Prenez le père Martel, je vous le donne de confiance.

PREMIER GROUPE.

Oui ! oui !

DEUXIÈME GROUPE.

Non ! non !

COLIGNON.

Si !... Le père Martel est vieux, et si vous ne le preniez pas, il n'y aurait plus de doyen d'âge..

TOUS.

Le père Martel !

(Ils mettent au milieu du théâtre la table du marchand de vin. — On fait monter dessus le père Martel, qui se confond en salutations.)

COLIGNON, montant sur une chaise, placée à côté de la table.

Moi, mes enfans, je suis le rapporteur... Vaillans amis ! honorables amis ! vous avez été tous des grands hommes, quoiqu'il y en ait de plus petits les uns que les autres... et dans la circonstance vous avez dit : Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que ça... alors... A vous, président.

MARTEL.

C'est pas ça... Il s'agit de savoir pourquoi nous sommes assemblés... A toi, rapporteur.

COLIGNON.

J'y suis !... Vous savez la question... Je demande primo : qu'on renvoie les ouvriers étrangers... Allemands,

Prussiens, Chinois; qu'ils s'en aillent tous dans leurs chefs-lieux...

TOUS.

Appuyé!

COLIGNON.

Les honorables peintres-colleurs dont je fais partie... ne veulent plus de la peinture à l'huile, parce que ça dure trop long-temps.

TOUS.

Adopté! (*Un boulanger fait un signe à Martel.*)

MARTEL.

Les garçons boulangers se plaignent aussi du pain à la mécanique.

UN OUVRIER.

A bas les mécaniques!

COLIGNON.

Il y a aussi les maréchaux-ferrants.

MARTEL.

Qu'est-ce qu'ils veulent?

COLIGNON.

Qu'on paie plus cher les pieds de derrière, à cause des ruades.

TOUS!

C'est juste!

LE COCHER.

Les cochers demandent à faire une observation?

LE PORTEUR D'EAU, *criant*.

Les porteurs d'eau veulent parler.

COLIGNON.

Ecoutez la voix des porteurs d'eau.

MARTEL.

Les cochers ont la parole les premiers.

COLIGNON.

Avancez, cocher.

LE COCHER, *vivement*.

Vous êtes là à délibérer... et tout le mal vient de ces malheureuses *omnibus*, *favorites* et *tryocles*, qui sont venues mettre des bâtons dans nos roues...

UN OUVRIER.

C'est vrai... c'est ça qui ruine le peuple!

TOUS.
Faut démolir les omnibus !

COLIGNON.

Mes enfans ! les cochers soutiendront le siège, on me l'a dit...

LE COCHER,

C'est égal ! à la station ! au faubourg Saint-Antoine !

TOUS.

A la station !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ISIDORE, paraissant tout-à-coup.

ISIDORE.

Un instant ! un instant !... je demande la parole !

MARTEL.

Ne l'écoutez pas ! c'est un traître !

TOUS.

A bas !

COLIGNON.

Empoignez-le !

ISIDORE, saisissant un bâton.

Nom d'une pipe ! si vous m'approchez...

Air du Verre.

Autant que vous j'suis entêté ;
Quels sentimens sont donc les vôtres ?
Vous prenez tout' la liberté,
Et vous n'en laissez point aux autres !
Mais quand vous seriez là deux cents,
N'croyez pas qu'vos cris m'tyrannisent ;
Je n'ai pas fait la guerre aux grands,
Pour que les p'tits me mécanisent.

COLIGNON.

Ne vous amusez pas à le frapper !... Allons ! au faubourg Antoine... Des hommes de bonne volonté !

LE FORT,

Mais c'est joliment loin, les omnibus... et pour revenir ici...

COLIGNON.

Eh ben ! pardi... prenez une dame-blanche, pour vos six sous... Il n'y a rien de commode comm' ça... c'est à la portée du peuple.

LE BOULANGER.

Justement... en v'là une...

TOUS.

Montons ! montons !... Ah ! eh ! cocher !...

(Ici on voit le derrière d'une dame-blanche.)

MARTEL.

Pendant qu'ils vont aux omnibus, allons chercher des renforts ; et ici le rendez-vous général pour descendre les machines ! La séance est levée.

TOUS.

Portons le père Martel en triomphe ! Vive le père Martel ! vive le président !

(On le prend avec la table, et on le porte en triomphe, sur un air de marche, tandis que la dame-blanche part aux cris de : à bas les omnibus ! — Ils sortent tous en cortège, Colignon à leur tête.)

ISIDORE, sur le devant.

Le diable m'emporte, j'crois qu'ils sont fous !

SCÈNE XIII.

ISIDORE, LA MÈRE MARTEL.

(Elle paraît au moment où le cortège défile ; elle aperçoit son mari en l'air.)

MÈRE MARTEL.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?... Martel ! Martel !... Voulez-vous m' rendre mon homme !

ISIDORE.

Il n'y a pas moyen d' leur faire entendre un mot !

MÈRE MARTEL.

Dieu ! mon pauvre homme est perdu ! le v'là à la tête d'la colition !

ISIDORE.

N'ayez donc pas peur...

MÈRE MARTEL.

Ah! c'est qu' j'en ai tant vu... Mon enfant, tu n'étais pas né, toi, à la première.

ISIDORE.

Oh! oh! mère Martel, quelle différence!

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

C'te révolution éclatante
Causa, c'est vrai, ben des malheurs ;
Mais celle de dix-huit cent trente
Port'ra des fruits qui s'ront meilleurs! (*bis.*)
Il nous restait, quoiqu'on puiss' dire,
Ben des chos's qu'il fallait ach'ver :
La première était pour détruire,
La seconde est pour conserver.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Ah! ma mère... que se passe-t-il donc? Je reviens de chez ma couturière... et tout est en rumeur dans l' quartier.

MÈRE MARTEL, ISIDORE.

Comment?

ADÉLAÏDE.

Tous les marchands ferment leurs boutiques... tout le monde rentre chez soi.

MÈRE MARTEL.

Ah! mon dieu!

ADÉLAÏDE.

On dit qu' les ouvriers sont en révolution, et qu' mon père est leur général... c'est-il vrai?

MÈRE MARTEL.

C'est ce Colignon qui lui jette un sort, parce qu'il n'a ni femme, ni fille, ni personne au monde.

Coalition.

ISIDORE.

Si, il a un oncle qui est boulanger, et attendez donc, une idée!... j' vas tâcher d' faire manquer le coup.

ADELAÏDE.

Ah! monsieur Isidore...

ISIDORE.

Chut! voilà Colignon... Sauvez-vous, et ne dites rien.

(*Il les repousse chez elles, et se tient de côté.*)

SCENE XV.

ISIDORE, COLIGNON, équipage plus guerrier.

COLIGNON, chantant.

En avant, marchons
Contre leurs canons!

A travers le feu, le feu des bataillons.

(*A la cantonade.*) Chaud! chaud! les autres... dépêchons, ou je m' lève en masse tout seul... (*Il aperçoit Isidore.*)
Te v'là encore, toi... Quoique tu fais à rôder autour de nous?

ISIDORE.

Eh bien! j' passe... Est-c' que l' pavé n'est pas libre?

COLIGNON.

Le pavé? si... Il s'est trop bien conduit, pour qu'il ne participe pas aux bienfaits d' la révolution; n'y a que toi qui n' veut pas y participer.

ISIDORE, ayant l'air d' abonder dans son sens.

C'est c' qui t' trompe... j' suis dedans.

COLIGNON.

Pas d' bêtises! c'est-il bien vrai?

ISIDORE, appuyant.

Qui, ma foi! j'y ai réfléchi... Tout ce que vous m'avez dit m'a trotté dans la tête... Tu m'as appelé *éteignoir*... ça m'a enflammé!... Après tout, c'est l' bien du peuple... je marche avec vous.

COLIGNON.

Parole d'honneur!

ISIDORE.

J' veux pas t'être en arrière.

COLIGNON, *hors de lui.*

Oh! Isidore!.. ah! bon enfant!.. ah! cœur français!...
Tu n'étais qu'égaré, je te retrouve.

(*Ils se donnent la main.*)

ISIDORE.

Allons, allons, dépêchons!... Par où commence-t-on?
est-o' par les vapeurs? les fileurs? les cardets? les bou-
langers mécaniques?

COLIGNON.

Ahais! est-il ardent!... Faut attendre les autres.

ISIDORE.

Par où prend-t-on?

COLIGNON.

Par la rue Guernata, Saint-Martin, la rue Jean-Pain-
Mollet, le cul d' sac...

ISIDORE, *se ravisant.*

Ah! à propos d' la rue Jean-Pain-Mollet... Dis donc,
as-tu des nouvelles d' ton oncle, le boulangèr?

COLIGNON.

Mon oncle Dufour? non... V'là quinze jours que je ne
l'ai vu, j'irai lui demander la soupe en passant.

ISIDORE, *prenant un air affligé.*

Tu ne le trouveras pas.

COLIGNON.

Est-c' qu'il a déménagé? Il avait un bail 3, 6, 9.

ISIDORE.

Il en a fait un plus long!... Pauvre cher homme!...

COLIGNON.

Comment?

ISIDORE.

Il est défunt.

COLIGNON.

Mon oncl' Dufour?

ISIDORE.

D'avant z'hier.

COLIGNON.

Tu veux rire?

ISIDORE.

Puisque j'arrive d' sa rue, où c' que j'avais des sonnettes à poser...

COLIGNON.

C' pauvre oncle... il est mort... et de quoi?

ISIDORE.

Dam'! il avait ses quatre-vingt-deux ans.

COLIGNON.

Et il négligeait ça... Je lui ai dit bien souvent : ça vous jouera un mauvais tour. (*Essuyant une larme.*) Eh bien! c'était un brave homme.

ISIDORE.

Un bon citoyen.

COLIGNON.

Qui faisait des p'tits pains comme d' la briocbe.

ISIDORE.

Pardi!... c'est lui l' premier qui s'est servi des mécaniques.

COLIGNON.

Et il en a d' superbès... Tiens, je n'y pensais pas... c'est moi qui hérite.

ISIDORE.

Bah!

COLIGNON.

Parole d'honneur!... J' suis son seul parent au degré susceptible.

ISIDORE.

Vrai!... Ah ben! qu'est-c' que ça te fait, toi, tu n'y tiens pas...

COLIGNON.

Si, ma foi... c'est agréable, une succession.

ISIDORE.

Au fait, tu en auras toujours queuque petite chose.

COLIGNON.

Tiens! j'aurai tout... le fonds, la boutique.

ISIDORE.

Pas les machines.

COLIGNON.

Si, c'est l' meilleur.

ISIDORE.

Ne les prends donc pas, bêtât, puisqu'on va les casser...
ça te f'ra des frais.

COLIGNON.

Les machines de mon oncle ?

ISIDORE.

De ton oncle, comme des autres.

COLIGNON.

Mais c'est à moi, à c't'heure ?

ISIDORE.

Raison d' plus, il faut donner l'exemple... Allons, viens !
(*Criant.*) A bas les mécaniques !

COLIGNON.

Et le respect des propriétés ! et la Charte !... Ah ! mais...
un moment... Vive la Charte !

ISIDORE.

Faut pas qu'un intérêt personnel nous arrête... V'li !...
v'lan !...

COLIGNON.

Là !... il ne faut qu'un cerveau brûlé comme ça... pour
ruiner l'industrie française... Dieux ! v'là les autres...
Mon p'tit Zidore, sois bon enfant. (*Il le calme.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, MARTEL, OUVRIERS *en plus grand*
nombre.

CHŒUR.

AIR : *Enfin il revoit le séjour.*

En avant ! ne balançons plus,
Tant pis sur qui je frappe !
En avant ! ne balançons plus,
Guerre à tous les abus !

MARTEL.

Oui, des machines aujourd'hui,
Qu'pas une n'nous échappe,
Brisons les toutes.

(30)

COLIGNON, *à part.*

C'est fini,
J'vais la danser aussi.

CHŒUR.

En avant ! ne balançons plus...
Etc., etc.

MARTEL.

Ah ! ça, nous v'là en forcé... commençons par les mécaniques.

COLIGNON, *les arrêtant.*

Hein ! qu'est-ce qui a dit cela ?

MARTEL.

Quoi ?

COLIGNON.

Qu'est-c' qui a dit les mécaniques ?

MARTEL.

C'est toi, tout-à-l'heure...

TOUS.

Oui ! c'est toi !

COLIGNON.

Voyons, voyons, mes amis, entendons-nous ; il faut distinguer les machines à vapeur des simples mécaniques... Les machines à vapeur sont de grandes machines, d'immenses machines... où la puissance du levier demande une quantité énorme de calorifique... alors, c'est abusif... Mais, les simples mécaniques, mes enfans... ce que nous appelons les toutes petites mécaniques... gardez-vous de leur ôter un cheveu d' la tête... car enfin, raisonnons... Si vous brisez le pain à la mécanique... je dis le pain, parce que ça vient naturellement à la bouche, qu'est-c' que vous mangerez demain ?

TOUS, *soudainement.*

Nous mang'rons... nous mang'rons...

COLIGNON, *avec chaleur.*

Vous mang'rez rien du tout... parce que vous n'aurez pas de pain avec !... Ce qu'il faut poursuivre, c'est un tas d' machines inutiles, comme les métiers à tisser... les...

LE FORT.

Minute ! je défends les métiers... c'est eux qu'est cause que je n'ai payé c' pantalon que cinquante-deux sous.

COLIGNON.

Tu n'as payé ça qu' cinquante-deux sous ?

MARTEL.

Ah ! c'est pas fort...

COLIGNON.

C'est ben gentil, tout d' même, si c'est bon teint... Tu me donneras l'adresse... C'est que pour quatre francs dix sous on peut s'habiller... Alors, laissons les métiers à tisser.

MARTEL.

Eh bien ! aux tanneurs !

LE CHARBONNIER.

Un instant ! je défends les cuirs... mon oncle z'en fait.

COLIGNON.

Ah ! dame ! s'il y a des préférences, j' n'en suis plus.

ISIDORE.

Ni moi.

PREMIER GROUPE.

Ni moi.

DEUXIÈME GROUPE.

Aux filateurs !

TROISIÈME GROUPE.

Non !

(Ils se séparent en deux groupes.)

PREMIER GROUPE.

Vous êtes des girouettes !

(Ils se menacent et lèvent leurs bâtons.)

ISIDORE, passant au milieu.

Ecoutez-moi...

AIR : Dans ce castel, dame de haut lignage.

Mes bons amis, j' l'aurais parié d'avance,
On a voulu vous troubler la raison.
Voilà déjà la discord' qui commence,
Profitez en, qu'ça vous serv' de leçon.
Quand, pour nos droits, il fallait fair' la guerre,
Vous n'aviez tous et qu'un cœur et qu'un bras ;
Mais, du moment qu'il s'agit de mal faire,
Vous voyez bien qu'vous n'vous entendez pas.

SCENE XVII.

LES MÊMES, JUDAS, puis LA MÈRE MARTEL et
ADÉLAÏDE.

JUDAS, *accourant.*

Qu'est ce que vous faites donc là?... je vous croyais à
la hesogne.

ISIDORE, *vivement.*

Justement, voilà le clampin qui vous met en avant.

JUDAS.

Qu'est-ce que c'est?

ISIDORE, *saisissant Judas.*

Eh bien ! oui, je vous attaque corps à corps...

COLIGNON, *faisant ranger le monde, comme si Isidore et
Judas allaient se battre.*

Faites de la place!

ISIDORE.

Vous semez la zizanie, les pièces cent-sous, et personne
ne vous connaît.

MARTEL.

Si, il s'est battu dans les trois jours.

ISIDORE.

C'est lui qui le dit... Où était-il?

JUDAS, *avec aplomb.*

Partout... A Babylone!

ISIDORE.

Pas vrai ! j' t'y ai pas vu.

JUDAS.

Au Louvre!

MARTEL.

Ah ! j'y étais, et j' te connais pas.

JUDAS, *se troublant.*

Ah ! c'est que dans ce moment là je prenais les Tuile-
ries...

(33)

COLIGNON.

Prenez garde, mon cher, je suis le cent-trente-deuxième qu'est entré le premier aux Tuileries, et j' n'ai pas souvenir...

LE GARÇON MARCHAND DE VIN, *perçant la foule.*

J' crois bien... il était caché dans la cave du bourgeois, au fond d'un tonneau...

COLIGNON.

Au fond d'un tonneau!... alors, il a fui!...

ISIDORE.

Il a les mains propres!

TOUS.

C'est un mouchard!

COLIGNON.

Ne lui faites pas de mal... Qu'on l'arrête et qu'on le fouille...
(*On le prend au collet.*)

MARTEL.

Tenez bien...

(*Judas se baisse; la veste leur reste en deux dans les mains; il se sauve à toutes jambes. — On veut le poursuivre. — Mouvement. — On entend la marche suivante.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BERNARD, *en sergent, suivi d'un peloton de*
GARDES NATIONAUX.

CHOEUR.

AIR : *Je suis le petit tambour.*

Amis, chacun à son tour,
Doit veiller sur la capitale...
Que la garde nationale
Soit à son poste nuit et jour.

Coalition.

5

BERNARD , *au milieu des ouvriers.*

Eh bien ! eh bien ! mes enfans , qu'est-ce qu'il y a ?...
pourquoi ce tumulte ?

MÈRE MARTEL.

Tiens , c'est monsieur Bernard qui commande la pa-
trouille.

COLIGNON , *à un garde.*

Vous êtes donc de garde aujourd'hui , monsieur Clai-
ret ?... (*Aux autres.*) Je l'connais , c'est notre épicier...
bon enfant !

BERNARD.

Qu'est-ce qu'il y a eu ?... Est-ce que nous voulions faire
du tapage , nous autres ?

COLIGNON.

Nous ?... (*A mi voix.*) C'est pas ça , capitaine , il y en
a qui voulaient se soulever ; mais nous étions là... nous
les avons empêchés...

MARTEL.

Oui , c'est un drôle qu'est venu nous subtiliser.

COLIGNON.

Mais nous tenons sa défroque...

ISIDORE.

Nous allons savoir qui c'est.

MARTEL.

Faut voir ce qu'il avait dans l'âme !

COLIGNON.

Et dans les poches !

MARTEL , *tirant un livre.*

Traité de la Pénitence !

ISIDORE , *fouillant dans l'autre poche.*

Et des placards !... Ah !...

MARTEL.

Il ne faut plus demander ce qu'il était...

TOUS.

Le misérable !

COLIGNON.

Encore un porichinel de jésuite !

ADÉLAÏDE.

Je n' suis plus étonné qu'il s'est sauvé dès qu'il a vu la garde nationale.

MÈRE MARTEL.

Preuve qu'il s' sentait fautive...

COLIGNON, *calinant.*

Pardine! il n'y a que les mal agissans qui craignent la garde nationale... Dieu! ma brave garde nationale!... J' passe devant tous les postes, moi, j'ai pas peur... Vive la garde nationale!

BERNARD.

C'est ça, mes amis... n'écoutez pas tous ces donneur^s de conseils... c'est de l'ancienne boutique... Soyons^s calmes, paisibles... Si nous avons quelque chose de juste à demander, pourquoi faire du bruit?... N'avons-nous^s pas le bon droit pour chacun, et Philippe pour tout le monde.

AIR de Jullé.

Que l'amour de l'indépendance
Ne vous fass' pas oublier votr' devoir ;
Distinguez toujours la licence
Des droits que vous pouvez avoir !
Mes chers amis, que la paix vous soit chère,
Que le bon ordr' par vous soit respecté :
Vous êtes tous enfans d' la liberté,
Ne déchirez pas votre mère !

MARTEL.

Il a raison, retournons aux ateliers!

TOUS.

Oui, il a raison; retournons aux ateliers!

MARTEL.

Monsieur Bernard, nous allons en faire le r'double.

COLIGNON.

J' vas seulement d'mander la permission à mon bourgeois d'aller rendre les derniers d'voirs à mon oncle... et...

ISIDORE, *riant.*

C'est pas la peine... il t'attend d'main à dîner.

COLIGNON, *sautant.*

Hein! où ça?

ISIDORE.

Chez lui... rue Jean-Pain-Mollet.

COLIGNON, *regardant Isidore.*

Mon oncle!... Ah! farceur, tu vas sur mes brisées...
tu fais des colles!... Eh bien! j'en suis content. C' pauvre
oncle! j'aime mieux boire à sa santé... Mes amis, je pro-
pose un repas dédié à l'ordre public.

TOUS.

Ça y est!

BERNARD.

Nous en faisons les avances...

ISIDORE.

Ca s'ra pour nos fiançailles.

MARTEL.

Ça r'mettra d' l'harmonie...

COLIGNON.

Oui... on d'vrait donner des banquets tous les jours...
on n'en donne pas assez... v'là l' mal...

CHŒUR.

AIR : *Tape, frappe.*

Plus de guerres!
D' partis contraires!
Mes amis,
Soyons tous unis!
Pour la France
Il n'est plus d' souffrance,
Quand ses fils
Sont tous réunis!

VAUDEVILLE FINAL.

Air de l'Album.

BERNARD.

Bons ouvriers, que la raison vous touche,
Tenez-vous ferme, et donnez-vous le bras,

Craignez ces gens, qui, le miel à la bouche,
Pour vous tromper sont toujours sur vos pas. (Bis.)

Le fol espoir dont on vous berce
Perdrait la caus' qui vous a tant coûté...
Si vous voulez d' l'ouvrage et du commerce,
Ils sont dans l'ordre et dans la liberté! (Bis.)

ISIDORE.

Moi j'aime à voir la garde nationale,
Fidèle au post' le jour comme la nuit,
Veiller sur notre capitale...
Honneur! honneur!... à cet habit
Cent fois honneur! à ce modeste habit!
En le voyant nous n'avons plus d'alarmes;
Par tout's les class's en France il est porté...
Braves bourgeois, ne quittez pas vos armes,
Vous sauverez l'ordre et la liberté! (Bis.)

MARTEL.

Moi j' suis un bon pèr' de famille,
Mais j'ai l' malheur de boire un p'tit coup d' trop;
Et le dimanche, à la Courtille,
J' fais des bêtis's quand j'ai pompé l' sirop. (Bis.)
Et quand je m' trouve un' fois dans les casquettes,
J' fais boir' souvent l' voisin d'autorité...
J' cass' bien aussi queuq's verr's et queuqu's assiettes;
Mais j' suis pour l'ordre et pour la liberté! (Bis.)

ISIDORE.

Que des méchans les tram's vous soient connues,
Ne croyez pas au langag' bienfaisant,
D' ces gens qui mett'nt au coin des rues
Leurs placards de boue et de sang! (Bis.)
Couvrant d' grands mots tous leurs projets coupables,
Y d' mand' vengeance... et n' parl' pas d'équité...
Voilà, Français! voilà les misérables,
Ennemis d' l'ordre et de la liberté! (Bis.)

(38)

COLIGNON , *au public.*

N'y a pas , Messieurs , un' consigne assez forte
Pour empêcher de siffler en payant ;
D'ailleurs , c'est un droit qu'à la porte ,
Comm' disait c't' autre , on achète en entrant. (Bis.)
Sur nos couplets , si la critiqu' veut mordre ,
Applaudissez avec bonté . . .

Jamais , Messieurs , nous n' vous en donn'rons l'ordre , } (Bis.)
Mais on en a toujours la liberté.

FIN.

